

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 53

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181008>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Strecker, honneur à toi ! Confiseur ignoré.
 Auteur de ce produit, je veux que ta mémoire
 Franchisse les confins de ton laboratoire
 Et qu'à jamais ton nom demeure vénéré.

Tu nommas tes bonbons : pastilles de ministre,
 Car ils ont fréquemment préservé d'un sinistre
 Un sermon qui sombrait !

Même dans plus d'un cas, bien plus qu'à sa science,
 Maint orateur sacré leur dut son éloquence,
 Et put au bout du prône arriver tout d'un trait.

Grippe, fléau du monde, exécutable torture
 Que le ciel inventa pour punir les méchants !
 Angine, coryza, bronchite et courbature,
 Pourquoi revenir tous les ans !

IV

Mais grâce aux meilleurs soins, votre grippe est guérie ;
 Une douce moiteur rafraîchit votre peau.
 Du mal qui vous brûlait, toute source est tarie ;
 De même que l'Hébreu vous sortez du tombeau.

Du sang impétueux la course se modère ;
 Il coule lentement dans ses nombreux canaux ;
 Le pouls précipité qui distendait l'artère
 Vient frapper doucement la paroi des vaisseaux.

Le poumon délivré du poison délétère
 Qui gênait la respiration,
 Aspire à larges traits l'air pur de l'atmosphère
 Et reprend gaîment sa fonction.

L'estomac en fureur s'agit dans le vide ;
 Il réclame à grands cris quelque réconfortant.
 De drogues saturé, mais d'aliments avide,
 Il se révolte mécontent.

A l'office aussitôt la broche est préparée ;
 Un gras et tendre chapon,
 A l'air appétissant, à la croûte dorée
 Vient tenter l'appétit du pauvre moribond.

Un vieux vin Bourguignon pétillant dans son verre,
 Du malade affaibli retrempe la vigueur.
 Son pied devient plus sûr, sa tête plus légère.
 Au pénétrant parfum de la chaude liqueur.

Tout renaît dans ce corps qu'abandonnait la vie,
 Et que l'espoir avait quitté.
 Il rentre en possession de sa santé ravie ;
 Quelle ineffable volupté !

Il jouit du présent ; le passé le rassure ;
 Les amis sont plus chers, et le monde est plus beau ;
 L'avenir lui sourit et toute la nature
 Célèbre et chante un renouveau.

La brise, dans les bois, le ruisseau sous l'ombrage,
 Et l'oiseau qui redit le chant de ses amours,
 Semblent tous annoncer dans un riant langage
 Qu'il n'est pour lui que d'heureux jours.

O grippe ! don du ciel, adorable torture,
 Reviens, reviens souvent.
 Je suis prêt à souffrir bronchite et courbature
 Pour avoir le bonheur d'être convalescent.

V.

La réponse faite par le roi de Prusse, à Versailles, à l'adresse du *Reichstag* de la Confédération de l'Allemagne du Nord, est une pièce dans laquelle, usant avec profusion du nom de la Providence, il consacre le droit divin avec la plus grande subtilité et fait entrevoir assez clairement la restauration de l'ancien empire d'Allemagne. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire ce passage :

« C'est avec une émotion profonde que j'ai reçu l'invitation qui m'a été adressée par S. M. le roi de Bavière pour le rétablissement de la dignité impériale de l'ancien Etat allemand. Vous m'apportez, messieurs, au nom du *Reichstag* de l'Allemagne du Nord, la prière de ne pas décliner l'offre qui m'est faite par cet appel. J'accueille volontiers, dans vos paroles, l'expression de la confiance et des vœux du *Reichstag* de l'Allemagne du Nord.

« Mais vous savez que dans une question qui touche à de si hauts intérêts et à de si grands souvenirs de la nation allemande, mon propre sentiment, mon propre jugement non plus, ne peuvent déterminer ma résolution ; ce n'est que dans le suffrage unanime des princes allemands et des villes libres et dans l'unanimité aussi des vœux exprimés par la nation allemande et ses représentants que je connaîtrai la voix de la Providence, à laquelle je dois obéir avec confiance en la bénédiction divine. Vous éprouverez la même satisfaction que moi de ce que j'ai reçu de S. M. le roi de Bavière la nouvelle de l'accord de tous les princes allemands et des villes libres, et que la communication officielle en sera faite prochainement. »

En face de déclarations aussi catégoriques, il n'est pas sans intérêt d'examiner un peu de quoi se composait l'ancien empire d'Allemagne.

L'empire d'Allemagne dut son origine au partage de la monarchie des Francs, par le traité de Verdun en 843. En 924, il fut agrandi par l'accession de la *Lorraine*. Le roi Othon-le-Grand réunit en 951 le *royaume d'Italie* et en 962 la couronne impériale de *Rome* à l'empire d'Allemagne, qui fut ensuite appelé le saint empire romain de la nation allemande. Cependant, les provinces de l'Italie ne faisaient pas partie de l'empire, mais elles y étaient attachées par les liens de la féodalité. La *Bohème* fut, depuis Othon-le-Grand, regardée comme partie intégrante de l'empire, et elle le fut en réalité jusqu'à sa dissolution. Les rois de *Danemark* eux-mêmes reconurent pendant quelque temps la suzeraineté de l'empire d'Allemagne à cause de la province du *Jutland* (948) ; les rois de *Pologne* en firent autant, à cause de la *Silésie*, depuis les temps d'Othon jusqu'en 1355, et il en fut de même des rois de *Hongrie*, depuis 1045 jusqu'au règne turbulent de Henri IV. La *Prusse* se trouva dans les mêmes rapports envers l'empire, comme possession des chevaliers teutoniques, depuis 1230 jusqu'en 1525, ainsi que la *Livonie*, qui appartenait aux chevaliers de l'Epée, depuis 1205 jusqu'en 1556. Conrad II avait en 1033 réuni à la couronne d'Allemagne le *royaume d'Arles* ou de la *basse Bourgogne*, qui comprenait la *Franche-Comté*, le *Dauphiné*, le

Lyonnais, la Suisse occidentale, la Provence et la Savoie.

Mais toutes ces provinces furent successivement perdues, et après 1648, époque où la Suisse et les Pays-Bas-Unis se séparèrent de l'empire et furent reconnus comme Etats indépendants, celui-ci ne garda de toutes ses anciennes possessions féodales que la Savoie, le Montbéliard et l'évêché de Bâle. Il éprouva également des pertes considérables en Allemagne même, durant les guerres continues qu'il eut à soutenir contre la France.

La guerre entreprise contre la France révolutionnaire et les différents traités de paix depuis 1795 ont prouvé le manque total de solidité de la constitution féodale de l'Allemagne, et c'est à ces deux causes que l'on doit la réduction des trois cents Etats différents dont se composait autrefois cet empire à trente-neuf masses plus compactes, qui formèrent la Confédération germanique.

La dissolution de l'empire d'Allemagne, opérée le 6 août 1806, fut la décomposition d'une forme qui n'existe plus que de nom et qu'illusoirement.

Un lot au tirage de Francfort.

(D'après Auerbach.)

II

Après déjeuner, je dépendis ma guitare, la même que tu vois encore là. Aujourd'hui elle n'a plus de cordes, et le ruban qui était d'un beau vert est devenu jaune. Mais, à l'époque dont je parle, j'en pinçais volontiers en sifflant, et mon vicaire m'accompagnait sur le violon, nous faisions musique des heures entières, sans nous inquiéter du voisinage; il nous suffisait d'y trouver du plaisir.

Tandis que nous jouions, le gendarme du village, qu'on appelait alors le bailli des mendiants, cumulait la place de facteur avec son office, nous apporta le vieux et fidèle *Mercure de Souabe* (la Gazette des Wurtembergéois).

On ne peut se représenter ce qu'est l'arrivée du journal pour un curé, un jour où la nature est noyée dans la pluie et où les chemins sont défoncés. Avec la feuille, viennent à nous les potentats et Leurs Excellences, qui, pour capter notre faveur, nous communiquent les sages mesures qu'ils proposent pour le bonheur du pays. Puis, tout l'univers nous offre sa marchandise; que voulez-vous! le théâtre, des chevaux, des livres, des pâturages pour les moutons, des traîneaux, des perruques, des veuves qui désirent se remarier, des domestiques francs d'armes; eh! mais... un journal... c'est toute une arche de Noé! vous trouvez dedans tout ce qui rampe, tout ce qui marche, tout ce qui vole, tout ce qui nage même; j'ai souvent pensé que si, par quelque catastrophe, notre civilisation actuelle venait à périr tout d'un coup, et qu'un savant de l'an à venir 11000, trouvât un de nos journaux d'aujourd'hui, il pourrait, à l'aide d'une seule feuille pour tout document, recomposer tout l'immense carnaval que nous appelons pompeusement aujourd'hui *civilisation moderne*.

Oh! vous qui éditez et vous qui lisez les formidables journaux de France et d'Angleterre, écoutez et instruisez-vous! Quel labeur que de lire, de manier, de tourner ces gigantesques pages, de les tenir droites, de les empêcher de tomber contre vous, ou de se renverser en arrière. Le *Mercure de Souabe*, la *Gazette d'Augsbourg*, les journaux pratiques, en un mot, se publient en cahier. On les lit avec agrément, et mieux que cela pour en revenir à mon récit, nous nous partageâmes les feuilles du *Mercure de Souabe*, chacun eut sa part. Quant à moi, en lisant la partie qui m'était échue en partage, je vois

que c'est aujourd'hui le dernier tirage de la loterie de Francfort et que les deux principaux lots ne sont pas encore sortis.

Or, nous nous étions associés quatre pour mettre sur un demi-lot; le vicaire, ma sœur, moi et le boutiquier Schick, appelé aussi fils de Wendel Schick le paresseux. Comme tu le vois, il ne s'est point acquis ce nom, c'est pour lui un héritage historique et venant de haut lieu.

Voici l'histoire : l'avant-dernier prince régnant de Hechingen, — tu dois te rappeler que Hechingen a été une monarchie indépendante. — Donc, le prince-régent de Hechingen tenait, chaque automne, sa chasse, dans laquelle tous les paysans, armés de crêcelles, ou même avec leur simple voix, formaient un cercle autour de la principauté, et, par leur vacarme, poussaient tout le gibier sur un point donné. La chasse terminée, les paysans recevaient d'amples rations de bière, de pain et de fromage, ici dessus, au château de Lindig. Pour la collation, les paysans se mettaient sur l'herbe et ne se gênaient pas de s'étendre tout de leur long. Tout d'un coup, arrive le prince, et chacun de vouloir reprendre la tenue militaire. — Restez seulement à votre aise, comme vous êtes, je sais parfaitement que vous êtes tous des paresseux. Seulement, je voudrais savoir quel est le plus paresseux d'entre vous tous. Si je pouvais le découvrir, je lui donnerais un écu de Brabant, dit le prince.

Personne ne pouvait imaginer un moyen de prouver qu'il était le plus digne d'avoir le prix. Un voisin de Wendel lui dit à haute voix : « Ecoute Wendel, si je reçois le prix aie la bonté de le mettre dans ma poche, je suis trop paresseux pour le faire. Et Wendel, bâillant et ouvrant à peine les lèvres, lui répondit : Je ne conçois pas qu'avec la grande paresse tu trouves encore assez de forces pour dire tant de mots. Cette raison décida le prince, et Wendel reçut l'écu et fut proclamé, par Son Altesse, le plus grand paresseux de l'Etat d'Hechingen.

Mais Wendel Schick était plus madré que paresseux, et il a laissé à sa mort un train de ménage fort bien monté. Ses deux filles et son fils eurent une propriété avec maisonnette franche de toute dette. Le fils, notre associé pour le demi-lot, a appris menuisier et a voyagé au loin ; il a travaillé à Constantinople et à Copenhagen. Revenu de sa tournée, il a trouvé ses deux sœurs mariées. A côté de son atelier, il a entrepris un petit commerce, et tous trois vivent fort heureux ensemble. S'il lui vient une visite, il a toujours une bouteille de bière à offrir. Son principal plaisir est de faire son cent de piquet.

Souvent, dans mon presbytère, il nous manquait un quatrième joueur pour notre partie de piquet, surtout le samedi soir, attendu que celui de nous qui doit prêcher le dimanche ne peut pas jouer. Schick nous était précieux pour ces cas-là.

Maintenant que j'ai dépeint notre associé au demi-lot de Francfort, je poursuis :

— C'est aujourd'hui le tirage de Francfort! dis-je au vicaire.

— Alors le malheur nous poursuit, me répondit-il, voilà justement le berger qui passe devant la maison avec un troupeau de porcs, ce qui préside billet blanc. Mais il faut, au moins pour notre argent, nous accorder une plaisanterie. Ce soir, tandis que Schick jouera sa partie de piquet avec nous, il faut qu'il nous arrive une lettre nous annonçant que nous avons gagné. Alors vous verrez quelque chose, vous verrez l'unique héritier de Wendel le paresseux se démener et sauter de Constantinople à Copenhagen.

Mon cousin l'expéditeur de la poste était l'homme adroit pour préparer la prétendue missive. Le vicaire lui remit une des dernières lettres des collecteurs, et mon honnéto cousin, imitant à s'y méprendre leur écriture, traça la missive suivante :

(La suite au prochain numéro.)

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.

